

Zoo humain

Une demi-heure plus tard, nous prenons place sur le socle d'un ensemble statuaire composé de quatre personnages.

Lúcio, debout devant nous, tout sourire, fringant dans son costume ocre, commence ainsi son discours avec des mouvements de mains qui m'amuse beaucoup.

– Ce que vous voyez là, c'est le monument « Los ultimos Charrúas », édifié en 1938.

– Comme ils ont l'air fier ! lance ma sœur.

– Oui, le sculpteur Edmundo Prati a su leur donner un caractère auguste. La cape habille magnifiquement les corps athlétiques des deux hommes à gauche.

– Le visage de la jeune femme est empreint de tristesse, non ?

– Oui, car son existence fut tout sauf joyeuse. Son compagnon, lui, regarde droit devant lui comme s'il était prêt à affronter le monde.

– Vous voyez bien que le pays les honore ?

– Ce n'est pas ce que vous croyez, Catherine. Savez-vous où ils sont morts ? Chez vous, en France, dans votre beau pays des droits de l'homme. Laissez-moi vous raconter...

Nous attendons, bouche bée, que notre homme, qui semble avoir raté sa vocation de professeur, reprenne son souffle :

– Ces quatre Charrúas ont été amenés à Montevideo après le massacre de Salsipuedes, car on n'a eu de cesse de pourchasser ces Indiens afin de les exterminer ou de les réduire en esclavage.

– Oui, nous l'avons appris, répond Catherine.

– Je vous les présente : de gauche à droite vous avez devant vous Senaqué, Vaymaca-Perú, Guyunusa qui tient dans ses bras

une petite fille et son mari Tacuabé. Les deux derniers ont aussi une ascendance espagnole et portent un nom espagnol en dehors de leur nom charrúa.

– Que sait-on exactement de ces personnes ? demande ma sœur si vivement intéressée qu'elle monopolise la parole dans le dialogue qui s'ensuit :

– Senaqué, âgé de cinquante-six ans, était guérisseur et il paraît qu'il avait été soldat d'Artigas pendant la guerre d'indépendance. Vaymaca-Perú, âgé de cinquante-cinq ans, était *cacique*, c'est-à-dire chef de sa tribu.

– Je croyais qu'il n'y avait pas de chef chez les Charrúas ?

– Non, pas en temps ordinaire. La hiérarchie n'existait pas chez les Charrúas. En temps de guerre, par contre, il est nécessaire de coordonner l'attaque ou la défense, vous en conviendrez. Je continue. La jeune femme, Guyunusa, avait vingt-cinq ans et son compagnon Tacuabé était un jeune guerrier dresseur de chevaux.

– Pourquoi guerrier ?

– Soldat si vous préférez. Les Charrúas ont soutenu les Espagnols contre les Portugais dans l'espérance de pouvoir conserver leurs terres. L'inverse s'est produit aussi, l'époque était très confuse...

– Sont-ils allés en France de leur plein gré ?

– Vous n'y pensez pas ! Voici ce qui s'est passé : François de Curel, directeur du Collège Oriental de Montevideo, a obtenu du gouvernement uruguayen l'autorisation d'amener en France quatre Charrúas prisonniers afin de les présenter aux autorités scientifiques de l'époque. Il paraît qu'il les avait achetés.

– Comme des animaux ?

– En quelque sorte. Ils ont embarqué le 25 février 1833 pour débarquer, quatre mois plus tard en mai au port de Saint-Malo.

– Comment pouvez-vous vous souvenir de toutes ces dates ?

– Chacun son domaine de prédilection. Je poursuis : ils ont été amenés à Paris et étudiés par divers savants. Dumoutier a rédigé un ouvrage intitulé : « Considérations phrénologiques sur la tête de quatre Charrúas ». J'ignore quelles en sont les conclusions, car je n'ai pas lu l'ouvrage. La phrénologie était fort en vogue à l'époque.

– On parlait de l'hypothèse que la morphologie du crâne déterminait des caractéristiques cognitives et comportementales propres à chaque race, si je me souviens bien. Évidemment, la race blanche était supérieure !

– Cela va de soi ! Chez vous en France, elle a beaucoup influencé Balzac, mais revenons à nos Charrúas. On les a installés avec leur *toldo*, leur tente, et un nandu, l'autruche de la pampa, dans un local proche des Champs-Élysées où le public pouvait venir leur rendre visite à des heures précises pour cinq francs par personne.

– L'esprit commerçant avant tout !

– L'exposition a été inaugurée le 13 juin 1833 par une société française constituée pour l'occasion devant un notaire de Montevideo.

– Incroyable ! On exposait des êtres humains ! Les uns et les autres tous complices de ce crime contre l'humanité !

– Oui, c'est si incroyable que Senaqué est mort le mois suivant, le 26 juillet, des suites d'une fièvre de consommation causée principalement par le désespoir, l'ennui et surtout le mal du pays selon la revue de la société Les Amis de l'Archéologie. À l'hôpital où il est resté quatre jours, il gisait impassible, absent. On l'a seulement entendu dire : « Paris, ô Paris ! »

– On peut s'imaginer qu'il ne supportait pas d'être encagé, lui l'homme des espaces infinis !

– Vaimaca Perú est mort le 13 septembre de la même année de mélancolie d'après le diagnostic. C'était humiliant pour ce

vallant guerrier de s'offrir en spectacle avec des lances et des *boleadoras* !

– Et la petite fille qu'on voit dans les bras de la jeune femme, quand est-elle née ?

– Guyunusa l'a mise au monde le 20 septembre 1833. La pauvre jeune femme avait déjà eu un fils qu'on lui avait enlevé à son arrivée à Montevideo.

– Sait-on qui est le père de la petite ?

– Sans doute Vaimaca Perú, car elle ne connaissait pas Tacuabé avant le départ pour la France.

– On a osé envoyer la jeune femme en France alors qu'elle était enceinte ?

– C'est cela même ! Il paraît qu'elle chantait pendant sa grossesse en s'accompagnant de son violon, car, bien que de mère charrúa ou plus exactement guenoa, elle avait été élevée avec les mœurs espagnoles.

– Personne ne s'est indigné à propos de ces exhibitions ?

– Si, plusieurs visiteurs se sont émus des mauvais traitements subis par les pauvres Charrúas fouettés pour un oui et pour un non comme dans un cirque. Une plainte a été déposée, et de Curel, cet odieux trafiquant d'êtres humains, s'est empressé de vendre le *toldo* et ses habitants à un négociant qui les a revendus à son tour au directeur d'une ménagerie.

– C'est abject !

– Le couple a réussi à s'échapper à l'aide de bonnes âmes, mais on a perdu sa trace pendant quelque temps jusqu'à son arrivée à Lyon où, d'après les archives, la jeune femme est morte de tuberculose à vingt-six ans à l'Hôtel-Dieu le 22 juillet 1834.

– A-t-on des traces de ces Charrúas décédés ?

– Guyunusa a été enterrée dans une fosse commune réservée aux cas contagieux. Quant à Senequé et Vaimacu Pirú, on a

conservé au musée d'Histoire naturelle puis au musée de l'Homme leurs squelettes ainsi que des organes dans des bocaux, des fragments de peau et des moulages de leur corps.

– Qu'est devenu Tacuabé ?

– Il a disparu avec sa fille sans laisser de traces, mais, d'après certains témoignages, elle serait morte elle aussi de tuberculose.

– Il y a peut-être des descendants de Charrúas en France ?

– On peut imaginer que le jeune homme qui parlait l'espagnol, le portugais et montrait beaucoup de facilité pour apprendre le français, a trouvé un emploi dans le meilleur des cas et fait souche avec une nouvelle épouse. Le président Mitterrand prétendait avoir du sang charrúa, mais cela reste à vérifier. Il me semble impensable en tout cas que Tacuabé ait pu retourner dans son pays.

Lúcio fait une pause avant de reprendre :

– Il y en a un qui est revenu...

– Comment ça ?

– En 2002, la dépouille de Vaimaca Pirú a été rapatriée avec l'accord du président Chirac et déposée en grande pompe au Panthéon National au cimetière central de Montevideo, tout près de la tombe de Bernabé Ribera, le bourreau de Salsipuedes. Les soldats qui accompagnaient le cercueil avaient été choisis d'après leur couleur de peau terre de Sienne. Pour les métis, l'armée a toujours fait figure d'ascenseur social. Bon, allons marcher un peu.

Vraiment magnifique l'immense parc Prado, surtout en cette saison aux couleurs éclatantes.

Nous longeons un ruisseau qui sinue doucement vers la mer. Des plans d'eau, des statues, tellement d'espèces végétales que cela remplirait tout un livre.

Malgré la paix du lieu, je reste remuée par le récit de Lúcio qui continue de pérorer avec Léo et Genara en faisant de grands gestes. Je sais que les Charrúas ont fréquenté ces lieux, mais une page est définitivement tournée. À la *feria* et au *mercado* nulle trace des traits qu'on prête à ces indigènes. Le passé est à ce point effacé que les revendications des descendants de Charrúas me semblent surréalistes.

En m'approchant de Lúcio, je l'entends dire :

– Des gens de souche purement européenne se revendiquent charrúas. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je me pose souvent la question.

– C'est simple pourtant, répond Catherine. C'est respecter la nature et les êtres qui l'habitent.

J'ajoute pour ma part :

– Et mettre en place une société où ne sont recherchés que le bien-être et l'épanouissement de tout un chacun. Une société dont on éradique la cupidité, le cynisme, l'abus de pouvoir. Dans ce sens-là, je suis moi aussi charrúa.

– Une utopie sans doute, dit Léo, mais pourquoi ne pas rêver ?

Dans ce jardin merveilleux, avec les enfants joyeux qui s'amuse autour de nous, je me dis que la vie sur la terre pourrait être tellement belle !